

INTRODUCTION

Il est des champs linguistiquement piégés en histoire. En associant le Minnesota et l'Ouest américain dans le titre de cet ouvrage, je me jette dans une chausse-trappe. En effet bien peu d'analystes, de quelque discipline que ce soit, situeraient spontanément le Minnesota dans l'Ouest aujourd'hui : le Midwest semble mieux lui convenir, et plus encore l'*Upper Midwest*, associé de façon à peu près sûre au Wisconsin et au Michigan, et moins nettement aux deux Dakotas. Pourtant je persiste : l'histoire que j'écris ici est bien celle de l'Ouest, et elle se situe dans le Minnesota. Mais pour ce faire il me faut d'abord revenir sur les débats qui font que faire l'histoire de l'Ouest relève d'abord d'une élucidation terminologique.

Cette histoire a connu depuis trente ans plusieurs révolutions. Les années 1980 ont vu en effet l'éclosion d'une « Nouvelle Histoire de l'Ouest » qui proclamait l'inanité du récit proposé sous l'égide de Frederick Jackson Turner, à savoir l'hypothèse de la Frontière énoncée une première fois en 1893¹. Turner avait lors de l'Exposition de Chicago transposé et formalisé dans le champ savant un ensemble de représentations qui lui préexistaient de plus d'un siècle et traversaient l'ensemble des sociétés américaine et européennes, et inversé de ce fait le schème de base de l'historiographie américaine. Ce n'était plus dans les forêts germaniques que résidaient les principes initiaux de la démocratie américaine mais au cœur du continent, sur la Frontière, clairement définie comme front de peuplement :

« Cette perpétuelle résurrection, cette fluidité de la vie américaine, et l'expansion vers l'Ouest, avec les possibilités nouvelles qu'elle offre et le contact permanent avec une société primitive qu'elle permet, constituent les forces qui ont forgé le caractère américain. C'est le "Great West", et non la côte atlantique, qui éclaire toute l'histoire des États-Unis². »

En allant vers l'ouest, les Anglo-Américains créaient un front pionnier – la différence entre « Frontière » et « Great West » n'est pas nette ici – clos en 1890 et d'où émergeait un

-
1. Sur Turner lui-même, voir BOGUE Allan G., *Frederick Jackson Turner : Strange Roads Going Down*, Norman, University of Oklahoma Press, 1998.
 2. TURNER Frederick Jackson, « L'importance de la frontière dans l'histoire américaine », dans Frederick Jackson TURNER, *La Frontière dans l'histoire des États-Unis*, Paris, Presses universitaires de France, 1963 (1958), p. 2. Il s'agit du texte de la conférence de 1893.

homme nouveau libre, démocrate, individualiste, dans une société « fluide » c'est-à-dire sans les hiérarchies sociales rigides dont Turner imaginait qu'elles caractérisaient la vieille Europe comme la côte Est.

Les promoteurs de la Nouvelle Histoire de l'Ouest, aux premiers rangs desquels Patricia Limerick ou Richard White, choisirent délibérément d'oublier que Turner et son plus fidèle successeur Ray Allen Billington ne représentaient pas toute l'historiographie de l'Ouest – il s'était produit beaucoup plus de choses depuis 1893 qu'une simple reprise servile de la prose turnerienne – et qu'eux-mêmes s'inscrivaient sans doute d'avantage dans une continuité que dans une rupture. Mais la proclamation de la rupture offrait la chance d'enclencher une dynamique dans un champ qui n'était pas alors, loin de là, le plus reconnu dans le monde académique. Le programme exigeait de rompre avec une narration de la Frontière donnée, le plus souvent à juste titre, comme nationaliste et ethnocentrée, blanche et masculine, qui construisait un récit linéaire d'une progression de pionniers anglo-américains d'est en ouest permettant de faire accoucher une nation en tous points exceptionnelle en repoussant la limite entre sauvagerie et civilisation. Il s'agissait, contre ce postulat, de proposer un récit à plusieurs voix, qui construisait l'Ouest non comme un front mais comme une région : un carrefour de cultures, de peuples et d'empires, dont l'histoire aurait été faite de rencontres et de conflits, marquée par la présence des États et l'extrême violence, multiforme, qui s'est exercée durant le processus de conquête par les Anglo-Américains, sans que cette histoire ne s'arrête en 1890³.

La fécondité de la Nouvelle Histoire de l'Ouest n'est plus à démontrer, ne serait-ce que parce que ses propositions ont suscité un formidable essor de la production scientifique, que ce soit pour confirmer, infirmer ou nuancer et enrichir ses premières affirmations. Ce sont des pans entiers du XIX^e siècle américain qui ont été découverts ou éclairés à nouveaux frais : l'histoire indienne, celle des Hispaniques, de l'environnement, du genre, par exemple, en ont été bouleversées. Pour autant personne ne s'est jamais accordé sur la définition de la région « Ouest » ainsi mise en avant et il n'est plus personne aujourd'hui, près de trente ans après, pour se réclamer d'une « Nouvelle » histoire de l'Ouest. Le champ s'est fractionné autour de deux nouvelles propositions : le *middle ground* et les *borderlands*, autour desquelles Anne F. Hyde a récemment tenté de bâtir une nouvelle synthèse⁴.

3. L'époque était aux manifestes : LIMERICK Patricia N., *The Legacy of Conquest: The Unbroken Past of the American West*, New York, Norton, 1987 ; WHITE Richard, « *It's Your Misfortune and None of my Own* » : *A New History of the American West*, Norman, University of Oklahoma Press, 1991 ; LIMERICK Patricia N., MILNER II Clyde A., RANKIN Charles E. (ed.), *Trails: Toward a New Western history*, Lawrence, University Press of Kansas, 1991 ; CRONIN William, MILES George et GILTIN Jay (ed.), *Under an Open sky: Rethinking America's Western Past*, New York, Norton, 1992 ; MILNER Clyde A., O'CONNOR Carol A. et SANDWEISS Martha A. (ed.), *The Oxford History of the American West*, New York, Oxford University Press, 1994 ; MILNER II Clyde A. (ed.), *A New Significance: Re-envisioning the History of the American West*, New York, Oxford University Press, 1996. Sur l'histoire du mouvement, MASSIP Nathalie, « La "Nouvelle Histoire de l'Ouest" : historiographie et représentations », thèse de civilisation américaine, université Toulouse II-Le Mirail, 2011.

4. HYDE Anne F., *Empires, Nations & Families: A history of the North American West, 1800-1860*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2011.

La notion de *borderlands* n'est pas neuve. Elle fut au centre de la création d'une histoire du Sud-Ouest par Eugene Herbert Bolton et son école dans la première moitié du xx^e siècle⁵ ; il s'agissait alors de montrer la prégnance de l'héritage hispanique sur tout un pan de l'espace américain, de montrer comment tout un ensemble d'États avait été profondément structuré par la puissance espagnole puis la tutelle mexicaine. Longtemps oubliés, les *borderlands* ont été remis en lumière dans les années 1990, afin de repenser, de nouveau, l'histoire de la Frontière/de l'Ouest, en liant le processus et la région : dans un espace circonscrit marqué par la présence d'une frontière politique internationale d'intensité variable et de contrôle délicat se produisent des phénomènes de rencontres et d'ajustements politiques, juridiques, culturels, qui affectent les identités individuelles et collectives des habitants de la région en question⁶. La dynamique générale est à la fermeture du *borderland* en *bordered lands*⁷.

Le champ lui-même a évolué, il s'est élargi spatialement et chronologiquement – vers la frontière canadienne et non plus seulement hispano-mexicaine, vers le golfe du Mexique, et vers le xx^e siècle⁸. Pekka Hämäläinen et Samuel Truett ont en 2011 tenté de dresser un bilan et d'établir les perspectives de ce nouveau domaine, mais en pointant involontairement les limites⁹. Sans donner de définition précise, ils défendent surtout l'usage du concept comme appel à l'ouverture spatiale, thématique et chronologique, à un éclatement de tout schéma narratif préétabli. Ce faisant ils s'opposent à la succession du *borderland* et des *bordered lands*, encore trop imprégnée de la mythologie turnerienne selon eux car prenant racine dans un récit centré sur un mouvement d'est en ouest, celui de la conquête, comme si poussée à son terme la logique des *borderlands*, qui sous la plume d'Hämäläinen et Truett doit beaucoup au *cultural turn*, devait faire fi de toute logique étatique et nationale. Il faut en retenir la nécessité de décentrer le regard, de déstabiliser les récits canoniques, de mettre l'accent sur la contingence. Mais il doit être possible de produire un récit structurant (turnerien

5. HURTADO Albert, *Herbert Eugene Bolton: Historian of the American borderlands*, Berkeley, University of California Press, 2012.

6. La bibliographie est abondante et les tentatives de définition sont légion. Voir pour une tentative systématique CUSICK James G., « Some Thoughts on Spanish East and West Florida as Borderlands », *Florida Historical Quarterly*, 90, 2, automne 2011, p. 133-156. La Floride n'est pas à l'Ouest, mais bien disputée entre monde hispanique et monde anglo-américain. Le concept est utilisé hors du champ nord-américain, voir par exemple les stimulantes réflexions de CLANCY-SMITH Julia, *Mediterraneans: North Africa and Europe in an Age of Migration, c. 1800-1900*, Berkeley, University of California Press, 2011.

7. ADELMAN Jeremy et ARON Stephen, « From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in-between in North-American History », *American Historical Review*, 104, 3, juin 1999, p. 814-841.

8. Sur ce pont entre *borderlands*, voir GRAYBILL Andrew R., *Policing the Great Plains: Rangers, Mounties, and the North American Frontier, 1875-1910*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2007 ; JOHNSON Benjamin H. et GRAYBILL Andrew R. (ed.), *Bridging National Borders in North America: Transnational and Comparative Histories*, Durham, Duke University Press, 2010 ; BRENDEN, « Native but Foreign: Indigenous Transnational Refugees and Immigrant in the U.S.-Canadian and U.S.-Mexican Borderlands, 1880-present », Ph.D. dissertation, University of Nebraska, 2010 ; SMITH Gene Allen et HILTON Sylvia L. (ed.), *Nexus of Empire: Negotiating Loyalty and Identity in the Revolutionary Borderlands, 1760s-1820s*, Gainesville, University Press of Florida Press, 2010.

9. HÄMÄLÄINEN Pekka et TRUETT Elliott, « On Borderlands », *Journal of American History*, 98, 2, septembre 2011, p. 338-361.

dans le sens d'une conquête et d'une transformation nationalisante de l'espace, qu'il ne sert à rien de nier au prétexte d'une fragmentation du réel qui interdirait d'y trouver du sens) tout en y intégrant le jeu des acteurs, et donc la manière différente qu'avait chaque communauté, chaque famille, chaque individu, de s'intégrer à son échelle – on retrouve là la richesse des « jeux d'échelle¹⁰ » – et à son rythme dans ce récit global, suivant une dialectique de choix et de contraintes.

Cette dialectique, cette complexité des mondes créés par la rencontre, c'est justement ce que Richard White avait voulu étudier, en 1991, dans la région des Grands Lacs entre les premiers contacts et le début du XIX^e siècle. Il avait pour cela forgé le concept de *middle ground*, qui a également généré un renouveau de l'histoire du contact entre sociétés indiennes et sociétés coloniales jusqu'aux alentours de 1800. Sont alors apparues différentes déclinaisons du concept premier, du *common and contested ground* de Theodore Binnema, au *divided ground* d'Alan Taylor en passant par le *native ground* de Kathleen DuVal, ou encore par les notions voisines de « métissage » ou de « mimétisme » utilisées par Gilles Havard¹¹. Il y a là des divergences de vue importantes sur l'équilibre des pouvoirs dans les régions concernées, mais un accord profond sur la nécessité de s'interroger sur la part d'autonomie, voire de puissance, que conservaient les nations indiennes très longtemps parfois après l'arrivée des premiers Européens, comme sur la rupture que marque l'arrivée des États-Unis dans le grand jeu de l'intérieur du continent. Se dessine dans tous les cas une période plus ou moins longue marquée par des interactions politiques, commerciales, culturelles, démographiques entre Indiens et Européens – et tardivement Anglo-Américains – d'où émergent des réalités neuves au fil de ce que White nommait des « incompréhensions créatrices » et qu'il faut prendre soin de ne pas idéaliser – la violence multidimensionnelle demeure fondamentale dans le processus de conquête¹².

Ce qui frappe c'est à quel point le *middle ground* renvoie finalement à une conception narrative qu'Hämäläinen et Truett qualifieraient, pour la condamner, de « turnerienne », à savoir qu'il désignerait un espace-temps borné, qui se clôt sur la nationalisation anglo-américaine du territoire et des sociétés. Pourquoi dès lors opposer la Frontière au *middle ground* et aux *borderlands*? La rupture avec la Frontière entraîne

10. REVEL Jacques (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996.

11. WHITE Richard, *The Middle Ground: Indians, Empires and Republic in the Great Lakes Region, 1650-1815*, New York, Cambridge University Press, 1991 ; BINNEMA Theodore, *Common and Contested Ground: A Human and Environmental History of the Northwestern Plains*, Norman, University of Oklahoma Press, 2001 ; TAYLOR Alan, *The Divided Ground: Indians, Settlers and the Northern Borderland of the American Revolution*, New York, Alfred A. Knopf, 2006 ; DuVAL Kathleen, *The Native Ground: Indians and Colonists in the Heart of the Continent*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2006 et « Indian Inter-marriage and Métissage in Colonial Louisiana », *William and Quarterly*, 3d series, LXV, 2, avril 2008, p. 267-307 ; Forum « The Middle Ground revisited », *William & Mary Quarterly*, 3rd series, 63, 1, janvier 2006, p. 3-96 ; HAVARD Gilles, *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en haut, 1660-1715*, Québec-Paris, Septentrion-Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003 et « Le rire des jésuites. Une archéologie du mimétisme dans la rencontre franco-amérindienne (XVII^e-XVIII^e siècle) », *Annales HSS*, 62, 3, mai-juin 2007, p. 539-576.

12. Ainsi que le rappelle BLACKHAWK Ned dans *Violence over the Land: Indians and Empires in the Early American West*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

dans les faits, trop souvent, une rupture entre des récits qui doivent pourtant demeurer liés pour comprendre la manière dont les États-Unis se sont construits, à partir de leur indépendance, dans la conquête et la colonisation des terres neuves, des Appalaches au Pacifique. Aussi Turner ne doit pas être systématiquement rejeté. En étant conscient que son hypothèse de 1893 doit à la fois au contexte particulier d'une certaine angoisse fin-de-siècle devant l'urbanisation et l'industrialisation et à une lente sédimentation des récits de la poussée vers l'ouest depuis la fin du XVIII^e siècle¹³, et donc qu'elle présente effectivement de multiples failles, notamment dans sa conception des rapports entre les Anglo-Américains et les « autres », il faut aussi y retrouver une intuition majeure, à savoir la nécessité d'étudier les moments précis où, en se déplaçant – de manière beaucoup moins mécanique que ne l'affirmaient Turner et plus encore Billington – la colonisation anglo-américaine construit la nation par un double processus d'inclusion des nouvelles terres dans la République et d'exclusion des Autres par la définition des normes sociales et culturelles de la dite nation républicaine. L'usage du concept de Frontière n'est pas opposé à celui de *middle ground* ou de *borderlands*. Il permet de réintroduire un récit de la fabrique d'une société, de la construction nationale – qui n'est pas un récit écrit d'un point de vue national – dans une histoire riche de la complexité des processus qui l'accompagnent et la définissent.

Le passage par le comparatisme permet d'enrichir le débat. D'abord parce que les historiens de l'Amérique hispanique, et notamment du Cône Sud, ont révolutionné leur pratique depuis une vingtaine d'années par l'importation de la Frontière et non par son rejet. Ils font donc un usage moderne du terme, en y lisant une « zone transitive, un lieu plus ou moins étendu de transformations, de mouvements, de déplacements, de chevauchements induits par le choc entre deux masses – ici ce serait entre l'espace colonial et l'espace non-colonisé¹⁴ ». Cette Frontière, ou plutôt ces frontières multiples et diverses, se seraient formées durant l'époque coloniale, marquée par les forts et les missions dans un espace relationnel extrêmement complexe, auraient vécu une phase de mutation incertaine lors du premier XIX^e siècle, lorsque les nouveaux États indépendants se cherchaient, dans le conflit, une identité, avant de disparaître dans la violence lorsque s'affirmèrent les États-Nations argentins, chiliens et autres¹⁵. Dans ce cadre,

13. WROBEL David, *The End of American Exceptionalism: Frontier Anxiety from the Old West to the New Deal*, Lawrence, University Press of Kansas, 1993; VILLERBU Tangi, *La conquête de l'Ouest. Le récit français de l'Ouest américain au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

14. OBREGÓN ITURRA Jimena Paz, CAPDEVILA Luc et RICHARD Nicolas, « Les frontières coloniales de l'Amérique australe hispanique, XVI^e siècle/temps présent », dans Jimena Paz OBREGÓN ITURRA, Luc CAPDEVILA et Nicolas RICHARD (dir.), *Les Indiens des frontières coloniales. Amérique australe, XVII^e siècle/temps présent*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 9. La définition se rapproche de celle proposée au fil de CLAYTON Andrew R. L. et TEUTE Frederika J. (ed.), *Contact Points: American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi, 1750-1830*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.

15. Outre la référence précédente, un bilan des recherches sur la question peut être fait par l'intermédiaire de LUCAIOLI Carina P. et NACUZZI Lidia R. (comp.), *Fronteras. Espacios de interacción en las tierras bajas del sur de América*, Buenos Aires, Sociedad Argentina de Antropología, 2010, ou du dossier coordonné par CELESTINO DE ALMEIDA Maria Regina et ORTELLI Sara, « Atravesando fronteras. Circulación de población en los márgenes iberoamericanos. Siglos XVI-XIX », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Debates, 2011, mis en ligne 31 janvier 2011, [<http://nuevomundo.revues.org/60702>], consulté le 23 octobre 2011.

c'est le concept même de Frontière qui sert à déconstruire tout ce dont les historiens de la Nouvelle Histoire de l'Ouest accusaient les partisans de la Frontière d'être porteurs. L'histoire se fait en quelque sorte à front renversé.

De même, le *middle ground* a voyagé dans deux champs au moins. C'est d'abord Irad Malkin qui a importé le concept en histoire de l'Antiquité grecque dès la fin des années 1990. Il lisait dans l'expansion grecque, que les historiens avaient l'habitude de nommer « coloniale » – et dont l'étude est d'ailleurs reconfigurée aujourd'hui autour de la notion de « diaspora » – un processus de construction d'un *middle ground*. Mais la lecture de Richard White n'éliminait pas les ambiguïtés. Ainsi Malkin affirme-t-il que « Philoctète résidait dans le *Middle Ground*, dans des régions frontières pour la plupart en terre autochtone [*native land*]¹⁶ ». Dans la même phrase s'entrechoquent trois notions clés, sans réelle explication. Le *middle ground* est donc bien une frontière ? Ou une partie du territoire colonisé ? Récemment Carla Antonaccio a bien résumé les enjeux de quinze années d'application des théories de White à la Grèce. Quelle que soit la possibilité d'un déploiement parfait de la théorie du *middle ground*, les historiens de l'Antiquité en ont grandement profité pour montrer que les acteurs de l'histoire avaient tenté des compromis, des stratégies, pour élaborer des formes culturelles communes par-delà leurs erreurs et leurs incompréhensions : c'est en suivant les débats américains sur l'évolution historiographique du *middle ground* que les antiquistes pourraient en revenir au cœur du projet de White, l'idée d'incompréhension créatrice¹⁷. Le concept alors ne sert plus à définir un lieu mais un processus.

Reste que les historiens de l'Antiquité travaillent avec des sources qui induisent des pratiques spécifiques. En effet un des axes récents de l'histoire de l'Ouest est le passage par l'individu afin de montrer justement en quoi chacun est traversé par les logiques fluides du *middle ground* ou des *borderlands*, comment chacun en joue. Or cette échelle est justement la plus difficile à manier dans le cas antique. Les historiens de la Méditerranée à l'époque moderne n'ont pas ces soucis. Eric Dursteler a lui aussi repris à son compte le *middle ground*, accompagné depuis par quelques autres autour d'une histoire de la Méditerranée orientale au XVI^e siècle. Il s'agit de montrer qu'il ne faut ni faire de la Méditerranée une barrière civilisationnelle ni l'idéaliser à l'inverse en univers édénique : la connexion ne se substitue pas au conflit, elle complique le portrait d'une mer aux logiques partagées dans tous les domaines, commerce, art, architecture, littérature, alimentation, genre et religion. Pour le montrer, l'accent est mis sur des groupes sociaux particuliers qui se situent à l'intersection des empires (pirates, Dragomans...) ou

Voir aussi RADDING Cynthia, *Landscapes of Power and Identity: Comparative Histories in the Sonoran Desert and the Forests of Amazonia from Colony to Republic*, Durham, Duke University Press, 2005 ou BERTRAND Michel et PLANAS Natividad (éd.), *Les sociétés de frontière de la Méditerranée à l'Atlantique (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Madrid, Casa de Velazquez, 2011.

16. MALKIN Irad, « The Middle Ground: Philoktetes in Italy », *Kernos* 11, 1998, p. 133. Voir aussi MALKIN Irad, « Postcolonial concepts and Ancient Greek Colonization », *MLQ: Modern Language Quarterly*, 75, 3 (septembre 2004), p. 341-364 et MALKIN Irad, *A Small Greek world: Networks in the Ancient world*, New York, Oxford University Press, 2013.
17. ANTONACCIO Carla, « Networking the Middle Ground? The Greek Diaspora, Tenth to Fifth Century BC », *Archaeological Review from Cambridge*, 28.1, 2013, p. 237-251. Je remercie Laurent Hugot pour les références hellénistes.

sur des individus qui parviennent à se faire une place – dont la singularité doit toujours être questionnée – entre les normes¹⁸. Deux questions restent donc pendantes : d'abord quant à l'échelle d'analyse la plus pertinente pour aborder les phénomènes que les historiens décrivent ici sous le terme de *middle ground*, ensuite quant à la périodisation car il faut bien spécifier des phases d'émergence et de dissolution de ce *middle ground*, faute de quoi le concept deviendrait anhistorique et inopérant par trop d'imprécision.

Une autre dimension comparée peut par conséquent être éclairante, celle des *settler colonial studies*¹⁹. C'est alors non pas sur la variable temporelle qu'il faut jouer, mais sur la dimension spatiale : l'Ouest n'est plus le modèle d'une réflexion sur le xvi^e siècle ou l'Antiquité mais intégré à la colonisation de peuplement pensée comme phénomène majeur du xix^e siècle à l'échelle mondiale mais, si l'on excepte quelques cas comme celui de l'Algérie, concentré dans le monde anglophone, celui que James Belich nomme l'*Anglo-world*, qui comprend l'empire britannique, et celui forgé par les États-Unis sur le continent nord-américain²⁰. Sans nier les spécificités de chaque situation, Belich tente une synthèse axée sur des phases d'expansion et d'arrêt des logiques du peuplement dans un modèle en quatre étapes : une colonisation progressive précède une colonisation explosive (un rapide *boom* localisé, d'une dizaine d'années parfois), puis une recolonisation (le *bust* qui stoppe le peuplement est suivi par un renforcement des liens économiques coloniaux) puis enfin une décolonisation. Sans s'attarder ici sur les facteurs que Belich discerne à l'origine de chaque processus, mêlant histoire des infrastructures et d'une culture de la migration (un *settlerism*), il faut noter que Belich, quand il veut étudier une suite de cas pour tester ses hypothèses générales, utilise le terme de « Ouest » : de la Tasmanie au Cap en passant par le Haut-Canada, toutes ces régions sont des Ouest puisqu'elles sont issues de ces phases de colonisation explosive peuplante. « Le temps importe en histoire », rappelle Belich comme

18. DURSLETER Eric, *Venetians in Constantinople: Nation, identity, and coexistence in the early modern Mediterranean*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2006; DURSLETER Eric, *Renegade women: gender, identity, and boundaries in the early modern Mediterranean*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2011; GREENE Molly, *Catholic Pirates and Greek Merchants: A Maritime History of the Mediterranean*, Princeton, Princeton University Press, 2010; ROTHMAN E. Nathalie, *Brokering empire: Trans-Imperial subjects between Venice and Istanbul*, Ithaca, Cornell University Press, 2011. Un bilan dans DURSLETER Eric, « On bazaars and battlefields: Recent scholarship on Mediterranean Cultural Contacts », *Journal of Early Modern History*, 15, 2011, p. 413-434.

19. Voir les sept contributions à la table ronde « The significance of the frontier in an age of transnational history », dans *Settler colonial studies*, 2013. L'usage du terme de « colonisation » fait encore débat parmi les historiens de l'Ouest, alors qu'il possède une utilité heuristique évidente. Certains s'y sont aventurés : ROBBINS William G., *Colony and empire: The Capitalist Transformation of the American West*, Lawrence, University Press of Kansas, 1994; OSTLER Jeffrey, *The Plains Sioux and U.S. Colonialism from Lewis and Clark to Wounded Knee*, New York, Cambridge University Press, 2004; WHALEY Gray H., *Oregon and the Collapse of Illahee: U.S. Empire and the Transformation of an Indigenous World*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010; JACOBS Margaret, *White Mother to a Dark Race: Settler Colonialism, Maternalism, and the Removal of Indigenous Children in the American West and Australia, 1880-1940*, Lincoln, University Press of Nebraska, 2009 et, de la même, « Getting out of a Rut: Decolonizing Western Women's History », *Pacific Historical Review*, 79, 4, novembre 2010, p. 585-604.

20. BELICH James, *Replenishing the Earth: The Settler Revolution and the Rise of the Anglo-World, 1783-1939*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

une évidence²¹. Mais une évidence que je tiens comme lui à marquer fortement : il s'agit bien ici de décrypter ce qui change, ce qui fait rupture, dans les sociétés, et si Belich attaque Turner de manière virulente à plusieurs reprises, ils se retrouvent dans la volonté de déterminer le moment de structuration de sociétés neuves. *A fortiori*, les États-Unis occupent une place de choix dans le raisonnement, et le Minnesota est étudié par Belich comme un cas exemplaire, avec son explosion démographique entre 1849 et 1857.

Voilà qui nous ramène donc au Minnesota, « Ouest » paradigmatique selon Belich mais rarement inclus dans l'histoire de l'Ouest par les Américains, sauf de manière ponctuelle, incidente, pour noter la gestion des affaires indiennes par Lawrence Taliaferro dans les années 1820-1830 ou surtout la révolte des Dakotas en 1862 – requalifiée de « US-Dakota War » lors de la commémoration de 2012²² –, qui mène à leur expulsion de l'État. Que faire dès lors de ce parcours historiographique, de cette débauche de conceptualisation ? Retenons cinq éléments :

- La nécessité, actée clairement par la plupart des historiens, de sortir du récit national, en l'occurrence de l'exaltation exceptionnaliste d'une nation de valeureux pionniers. Mais pour autant il faut veiller à ne pas sortir de l'histoire les « pionniers » – voilà un autre terme polémique – engagés dans un mouvement effectif vers l'ouest, puisqu'ils étaient les acteurs les plus nombreux dans l'Ouest du XIX^e siècle.
- L'apparition de nouveaux schèmes narratifs qui mettent tous l'accent sur la diversité du peuplement, le croisement des empires et des cultures, la complexité des identités, la fluidité des sociétés. Mais Turner lui-même employait le terme « fluidité » dans son intervention de 1893 ; certes il la comprenait dans un cadre circonscrit, en n'y lisant que la possibilité d'ascension sociale de mâles blancs dans une société de pionniers démocrates, mais il y a là comme un retour ironique à une vieille notion.
- L'intégration de l'histoire de l'Ouest à l'histoire du monde, soit par la connexion (c'est le sens initial des *borderlands* comme du *middle ground* que de lier des récits *a priori* cloisonnés) soit par la comparaison, processus qui ne peut se passer du concept de Frontière par lequel nombre d'historiens de par le monde pensent l'espace. La comparaison devrait d'ailleurs commencer par les États-Unis eux-mêmes tant la disjonction est grande aujourd'hui entre des histoires « régionales » et empêche de penser ensemble des phénomènes ayant eu lieu sur la Frontière du Kentucky²³,

21. *Ibid.*, p. 89.

22. Voir par exemple l'exposition organisée par la *Minnesota History Society* : [<http://www.usdakotawar.org/>], consulté le 5 décembre 2012.

23. La collection « A History of the Trans-Appalachian Frontier » dirigée par Walter Nugent et Malcolm Rohrbough et publiée à Bloomington par Indiana University Press, est de ce point de vue exemplaire : pour un « premier » Ouest entre Appalaches et Mississippi, la notion de « frontière » semble relever encore de l'évidence. Les volumes de la collection tracent, avec un art inégal, l'histoire d'États depuis les premiers contacts entre Indiens et Blancs jusqu'à une fin de la « frontière » peu théorisée et qui correspond à une certaine « normalisation » du territoire. Voir CAYTON Andrew R. L., *Frontier Indiana*, 1996 ; HURT R. Douglas, *The Ohio frontier: Crucible of the Old Northwest, 1720-1830*, 1996 ; WYMAN Mark, *Wisconsin Frontier*, 1998 ; DAVIS James E., *Frontier Illinois*, 1999 ; FINGER John R., *Tennessee Frontiers: Three regions in transition*, 2001 ; HOFFMAN Paul E., *Florida's frontier*, 2001 ; ARON Stephen, *American Confluence: The Missouri Frontier from Borderland to Border State*, 2006 ; FRIEND Craig Thompson, *Kentucky's Frontier*, 2010 (pour le Kentucky).

dans le *middle ground* du Michigan, les *borderlands* de l'Arizona ou l'Ouest qu'est le Wyoming²⁴.

- Le besoin de changements d'échelle, pour varier la focale des logiques transnationales à celles, nationales, qu'il ne faut pas négliger, puis locales et individuelles. Il s'agit bien de scruter comment chaque niveau d'analyse est emboîté dans les autres, comment ils se répondent et interagissent. Le choix narratif et épistémologique du centrage sur l'individu peut s'avérer une voie d'entrée utile vers la compréhension du réel, à condition qu'il soit une voie d'entrée et pas une finalité en soi.
- La nécessité de construire des cadres temporels de la narration, de définir des phases et des ruptures, et leurs effets. L'affirmation initiale par la Nouvelle Histoire de l'Ouest de l'inanité de la rupture de 1890, toute justifiée qu'elle ait pu être, a entraîné comme un refus de penser la rupture en histoire de l'Ouest, et encore plus quand il s'agissait d'évoquer un quelconque pouvoir étatique ou nationalisant. Il faut en revenir.

Passons donc par le cas du Minnesota. De la fin du XVII^e siècle aux années 1840, celui-ci est à rattacher à un espace régional, celui du Pays d'en Haut inventé par les Français, dont les structures demeurent peu ou prou les mêmes plusieurs décennies après 1763 sous domination britannique puis américaine – c'est l'espace pour lequel White avait inventé le *middle ground*. À partir des années 1850, la frange sud du Territoire – créé en 1849 – puis de l'État – créé en 1857 – est rattachée concrètement à l'espace national américain dans un réel *continuum* du peuplement colonial. Il existe donc un moment, les décennies 1830, 1840 et 1850, durant lesquelles le Minnesota bascule littéralement du côté américain. C'est dans cette courte période qu'il faut chercher la naissance tourmentée d'une société américaine fragmentée. Dans une transition entre deux modèles coloniaux se met en place un nouvel ordre qui est imposé par des forces multiples.

Géographiquement, désigner l'espace étudié ici comme « Minnesota » relève de la facilité. Une entité politique portant ce nom n'est créée qu'en 1849. Les années 1830 et 1840 ne connaissent donc pas de Minnesota. Il s'agit donc d'étudier, pour ces premières décennies, un réseau régional autour duquel sera constitué le Minnesota. C'est l'eau qui en est l'élément organisateur primordial : le centre est sur le Haut-Mississippi, sur ce nœud que constitue l'espace entre la confluence de la rivière Saint-Pierre (aujourd'hui Minnesota River) et les chutes Saint-Antoine (St. Anthony Falls). Là sont installés le Fort Snelling, puis plus tard les villages de Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Antoine, puis la ville de Minneapolis. Ce pôle est inséré dans des circulations (des hommes, des biens et des cultures) sur la rivière Saint-Pierre, la rivière Sainte-Croix, le Mississippi, la rivière des Sauteurs (Chippewa River, dans l'actuel Wisconsin), la vallée du Missouri au-delà du Coteaux-des-Prairies, ou celle de la rivière Rouge pour rejoindre les établissements britanniques dont pour une large part les premiers colons du futur Minnesota sont issus, signe qu'il est oiseux de prétendre représenter la région avant 1849 en y surimposant les frontières actuelles²⁵. Lorsque le

24. Faut-il dès lors penser un « Grand Ouest » ? Voir ARON Stephen, « Lessons in Conquest: Towards a Greater Western History », *Pacific Historical Review*, LXIII, 2, mai 1994, p. 125-147.

25. Choix cartographique qui est encore celui de WINGERD Mary Lethert, *North Country: The Making of Minnesota*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2010. Wingerd qualifie la région de *borderland* mais ne trouve pas de solution pour transposer graphiquement le concept. Même Gwen Westerman et

Territoire du Minnesota est établi en 1849, le peuplement colonisateur modifie les logiques géographiques régionales et, d'une certaine manière, restreint les horizons en créant un premier foyer colon, d'une grande diversité interne, dans l'angle sud-est du Territoire.

Les années 1830 et 1840 voient la fin d'un premier modèle colonial, celui mis en place par les Français et repris par les puissances coloniales suivantes, bâti sur une économie de la fourrure, appuyé sur des établissements dispersés et une collaboration avec les populations indiennes indispensables au bon fonctionnement des circuits commerciaux. Si ces années ont pendant longtemps été traitées comme le temps glorieux des pionniers, et ont donné lieu à des travaux d'érudition à la fois encore utiles et scientifiquement dépassés, elles ont récemment été relues à l'aune des problématiques de la rencontre et des interpénétrations entre sociétés indiennes et sociétés de colons, à l'aune en fait d'une histoire du *middle ground* ou des *borderlands*. Il en ressort un portrait plus complexe d'une société en constant bouillonnement, en constantes recompositions et où l'étude doit se faire la plus fine possible pour dégager les ressorts individuels et familiaux des accommodements²⁶ respectifs au sein de chacune des communautés en jeu²⁷.

Bruce White n'échappent pas à cette logique : leur histoire est celle des Dakotas, narrée du point de vue dakota, et leur carte des villages d'été des Dakotas indique la toponymie indienne, ce qui marque une belle avancée, mais curieusement dans les frontières du Minnesota tracées en 1857 (et les limites de comtés souvent largement ultérieures), lorsque les Dakotas ne vivent plus dans les dits villages : WESTERMAN Gwen et WHITE Bruce, *Mni Sota Makoce: The Land of the Dakota*, Saint-Paul, Minnesota Historical Society Press, 2012, p. 122-123.

26. Accommodements et accommodation sont caractéristiques des situations de contacts entre populations entraînant des compromis et des adaptations, dans des contextes très différents. Voir par exemple BURRIN Philippe, *La France à l'heure allemande, 1940-1944*, Paris, Le Seuil, 1995 ; ou les travaux de BAUDUIN Pierre, *La première Normandie (X^e-XI^e siècle). Sur les frontières de la haute Normandie : identité et construction d'une principauté*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2004, et *Le monde franc et les Vikings, VIII^e-X^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 34-37.

27. Sans mentionner ici les travaux du XIX^e siècle, qui le seront au fil des pages suivantes, l'histoire érudite est symbolisée et synthétisée par FOLWELL William Watts, *A History of Minnesota*, 3 vol., Saint-Paul, Minnesota Historical Society Press, 1956-1961 (1921-1924). L'histoire de la traite de la fourrure pratiquée par Rhoda Gilman ne s'éloigne guère des anciens canons : par exemple GILMAN Rhoda, *Henry Hastings Sibley A Divided Heart*, Saint-Paul, Minnesota Historical Society Press, 2004. L'approche par l'histoire amérindienne avait prouvé sa pertinence dans ANDERSON Gary Clayton, *Kinsmen of Another Kind: Dakota-White Relations in the Upper Mississippi Valley, 1650-1862*, Saint-Paul, Minnesota Historical Society Press, 1997 (1984). Puis c'est le grain fin des rencontres et des confrontations à l'échelle familiale ou individuelle qui a été travaillé : CARROLL Jane Lamm, « Criminal Justice on the Minnesota Frontier, 1820-1857 », Ph.D. dissertation, University of Minnesota, 1991 et les articles subsequent : « Police, Press, and Law Enforcement in Territorial St. Paul », *Minnesota History*, 53/7 (1993), p. 273-286, « Native Americans and Criminal Justice on the Minnesota Frontier », *Minnesota History*, 55/2, été 1996, p. 46-58, « The McLeods, an Anglo-Dakota Family in Early Minnesota », *Minnesota History*, 60/6, été 2007, p. 218-233 ; DENIAL Catherine Jane, *Making Marriage: Husbands, Wives, & the American State in Dakota & Ojibwe Country*, Saint-Paul, Minnesota Historical Society Press, 2013 ; VANDERVELDE Lea, *Mrs Dred Scott. A Life on Slavery's Frontier*, New York, Oxford University Press, 2009 ; ERHENHALT Lizzie, « "The Most Satisfactory Proog": Revising an Anglo-Dakota Family History », *Minnesota History*, 63/4, hiver 2012-2013, p. 144-155. Le Minnesota est associé au Wisconsin dans STINSON Jennifer Kirsten, « Race, Family and Region in the Nineteenth Century Upper Midwest: A History of African, Indian, and European Communities in the Heartland », Ph.D. dissertation, Indiana University, 2009, qui a l'immense avantage de lier ensemble populations indienne, européenne et africaine ; WARBURTON Mark Arvid, « "For the Purposes of Example and Justice" :

Les années 1850 sont, en comparaison, les parents pauvres de l'historiographie du Minnesota. L'accent mis ces derniers temps sur la phase d'interactions a conduit – et ce n'est pas spécifique au Minnesota – à négliger la phase d'installation de la société des colons, à se désintéresser des ressorts de la colonisation de peuplement, pour laquelle le modèle narratif est demeuré le plus souvent, de ce fait, la monographie régionale à la façon des années 1960-1970, et de façon très partielle. Il manque en conséquence à la fois des tableaux de la société telle qu'elle se met en place dans le nouveau Territoire (que ce soit dans le pôle central autour de Saint-Paul, dans les petites villes qui apparaissent, nombreuses, de Stillwater à Faribault ou St. Cloud, ou dans les zones agricoles) et des explications à l'émergence de cette nouvelle colonisation²⁸.

Le choix que je fais ici est de scruter cette transition en trois décennies en usant d'un observatoire inédit : le catholicisme dans une zone qui fait une « expérience de la différence religieuse²⁹ » qui comme l'a rappelé Jon Gjerde est au fondement de la construction du modèle américain, notamment en ces années 1830-1860³⁰. Ce choix peut sembler incongru tant le catholicisme fait encore figure de culte marginal et peu intégré au récit global américain. Pourtant il existe dans le Minnesota des années 1830, 1840 et 1850 un catholicisme qui a participé de manière fondamentale à tous les processus de la transition entre les deux modes coloniaux. D'abord, tout simplement, parce que les fidèles y figurent eux-mêmes le phénomène : dans un premier temps ce sont des Canadiens, engagés dans le commerce de la fourrure ou l'agriculture, accompagnés de quelques soldats issus de migrations récentes ; ensuite, dans les années 1850, ce catholicisme francophone se renouvelle mais pas suffisamment pour éviter de se trouver mis en minorité face aux arrivées massives d'Allemands et d'Irlandais en même temps que le monde de l'entre-deux s'efface au profit de la construction stato-nationale américaine. Dans les trois décennies, de surcroît, il existe des populations à convertir, en plus de celles dont il faut conserver la foi : les missions chez les Dakota et les Ho-Chunks – et celles chez les Ojibwas, qui seront négligées ici –, sont globalement des échecs. Ensuite parce l'Église comme institution interroge la mise en place de structures nationales. L'absence de clergé des années 1830, son extrême pauvreté des années 1840, les difficultés qu'il y a à encadrer des fidèles épars avec des moyens très réduits disent

Native American Incarceration in the Upper Mississippi Valley, 1803-1849 », Ph.D. dissertation, University of Iowa, 2011. Deux synthèses récentes intègrent la plupart de ces acquis sans pour autant renouveler les sources de cette histoire : ATKINS Annette, *Creating Minnesota: A history from the Inside Out*, Saint-Paul, Minnesota Historical Society Press, 2007 et WINGERD Mary Lethert, *North Country...*, *op. cit.*

28. WILLS Jocelyn, *Boosters, Hustlers and Speculators: Entrepreneurial Culture and the Rise of Minneapolis and St. Paul, 1849-1883*, Saint-Paul, Minnesota Historical Society Press, 2004.

29. FORCLAZ Bertrand (dir.), *L'expérience de la différence religieuse dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Neuchâtel, Alphil, 2013. Cette cohabitation a beaucoup intéressé les historiens de l'Allemagne à l'époque moderne : FRANÇOIS Étienne, *Protestants et catholiques en Allemagne. Identités et pluralisme, Augsburg 1648-1806*, Paris, Albin Michel, 1993 ; JALABERT Laurent, *Catholiques et protestants sur la rive gauche du Rhin. Droits, confessions et coexistence religieuse de 1648 à 1789*, Bern, Peter Lang, 2009 ; DUHAMELLE Christophe, *La frontière au village. Une identité catholique allemande au temps des Lumières*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010.

30. GJERDE Jon, *Catholicism and the Shaping of Nineteenth-Century America*, New York, Cambridge University Press, 2012.

l'indéfinition du premier mode colonial, toujours dans l'incertitude de configurations locales fluides face auxquelles les institutions de contrôle sont obligées aux compromis, aux renoncements. Les années 1850, au contraire, voient le diocèse de Saint-Paul, sans que ses assises matérielles soient jamais bien établies, se former sous la domination de son premier évêque M^{gr} Joseph Cretin, arrivé sur place en été 1851. Il s'agit alors de former une société catholique, dotée d'institutions propres, mais dont le problème central sera toujours l'unité qu'elle peut prétendre présenter face aux États-Unis et aux institutions étatiques, et corrélativement son intégration à la nation américaine. Cette histoire se clôt sur l'arrivée du deuxième évêque, Thomas Grace, en 1859, et sur le départ des frères de la Sainte-Famille au début de 1860 : le diocèse, avec son évêque d'origine irlandaise et le tarissement du flux de personnel français, est entré dans une nouvelle phase de son histoire.

Les questions à poser à cette histoire catholique du Minnesota sont multiples, et ont reçu jusqu'à présent peu de réponses, malgré les deux synthèses publiées à un demi-siècle de distance par James Michael Reardon³¹ et Marvin O'Connell³². En effet les sources en ont été sous-utilisées, comme dans la plupart des diocèses américains pris en main par le clergé français au XIX^e siècle³³. Aussi la découverte de ce patrimoine archivistique fut-elle une étape essentielle du travail présenté ici : il s'agit d'un patrimoine éclaté, à chercher dans les riches archives des diocèses de Saint-Paul-Minneapolis, Dubuque, La Nouvelle-Orléans, Détroit, Cincinnati (tandis que Saint-Louis et Milwaukee se révélaient pauvres de ce point de vue) et dans les fonds de congrégations variées, les sœurs de Saint-Joseph-de-Carondelet à Saint-Paul, les *Sisters of the Charity of the Blessed Virgin Mary* à Dubuque, les frères de la Sainte-Famille dont les fonds de Belley se sont révélés inestimables. Des fonds isolés au Canada (notamment ceux, d'une inestimable richesse, de Winnipeg) et en France furent indispensables à la quête des fondements européens de ce catholicisme américain, et les inépuisables archives de la *Minnesota Historical Society* – comme, plus ponctuellement, des fonds dans le Missouri ou le Wisconsin – furent d'autre part largement mis à contribution.

L'ensemble de ces fonds permet d'appliquer à un nouveau diocèse des questionnements multiples. Depuis les années 1970 et les travaux de Jay P. Dolan, l'historiographie catholique du XIX^e siècle américain se construit autour de la notion d'identités en conflit, de communautés : c'est la double question de l'origine européenne du clergé et des paroisses nationales inventées par les migrants, qui se solde par la question complexe de la place du catholicisme dans la nation américaine, de sa lente

31. REARDON James Michael, *The Catholic Church in the Diocese of St. Paul from Earliest Origin to Centennial Achievement*, Saint-Paul, North Central Publishing Company, 1952.

32. O'CONNELL Marvin R., *Pilgrims to the Northland: The Archdiocese of St. Paul, 1840-1962*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2009.

33. Il est frappant de constater à quel point les sources catholiques sont méconnues en histoire de l'Ouest : Jay Gitlin se plaint ainsi de l'absence de données autres que commerciales dans la correspondance des familles marchandes d'origine française de Saint-Louis, sans tenir compte pour aborder l'histoire culturelle de la richesse des fonds des archevêchés de la Nouvelle-Orléans ou de Saint-Louis. GITLIN Jay, *Bourgeois Frontier: French Towns, French Traders, and American Expansion*, New Haven, Yale University Press, 2009, p. 77. Stephen Aron n'utilise pas davantage ces fonds dans *American Confluence...*, *op. cit.*

deuxième américanisation³⁴. Or curieusement, alors que c'est bien John Ireland, l'archevêque de Saint-Paul disciple de Joseph Cretin, qui brandit le mieux le flambeau de l'américanisme à la fin du siècle, peu d'historiens se sont penchés sur le terreau minnesotien qui a vu monter cette interrogation fondamentale : c'est dès les origines de la construction d'une Église et d'une société catholique sur le Haut-Mississippi, avant les vagues de migrants allemands et irlandais, que se pose avec acuité le problème de la relation entre la religion « romaine » et la nouvelle nation qui se définit en pensant ses marges, ses frontières. C'est d'ailleurs le catholicisme de l'Ouest dans l'ensemble qui demeure trop souvent à l'écart des questionnements scientifiques, tant il semble tentant de ne construire de récit qu'à partir du seul foyer du Maryland³⁵. L'objectif est donc ici de décentrer le regard pour analyser la rencontre entre deux volontés totalisantes – ce qui ne signifie pas que les projets aboutissent, loin de là, mais l'histoire des tentatives, de la contingence, est sans doute plus fascinante que celle des réussites –, celle de l'Église et celle de la nation américaine, en croisant les acquis de l'histoire religieuse française comme américaine et de l'histoire de l'Ouest américain. Histoire religieuse française parce que la tradition de la monographie diocésaine, si elle a tendance à figer l'analyse dans une logique territoriale close sur elle-même, demeure une source d'inspiration constante par son souci d'embrasser la totalité d'un moment, d'autant plus que son passage transatlantique est toujours demeuré embryonnaire³⁶; et parce que l'histoire missionnaire connaît depuis quelques années un salutaire renouveau qui permet de repenser une histoire des rencontres, des contacts, de la formation difficile et toujours recommencée de nouvelles chrétientés, une histoire libérée à la fois des soucis apologétiques et des récits nationaux³⁷. Le Minnesota permet de croiser les

34. DOLAN Jay P., *The Immigrant Church: New York's Irish and German Catholics, 1815-1865*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1983 (1975), puis *The American Catholic Experience: a History from Colonial Times to the Present*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1992 (1985) et *In Search of an American Catholicism: a History of Religion and Culture in Tension*, New York, Oxford University press, 2002; ORSI Robert J., *The Madonna of the 115th Street: Faith and Community in Italian Harlem, 1880-1950*, New Haven, Yale University Press, 1985; KANE Paula, *Separatism and Subculture: Boston Catholicism*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1994. Pour élargir géographiquement, voir CONZEN Kathleen Neils, *Immigrant Milwaukee Accommodation and Community in a Frontier City*, Cambridge, Harvard University Press, 1976; WOODCOCK TENTLER Leslie, *Seasons of Grace: A History of the Catholic Archdiocese of Detroit*, Detroit, Wayne State University Press, 1990. Le Minnesota autour de 1900 est traité par WINGERD Mary Lethert, *Claiming the City: Politics, Faith, and the Power of Place in St. Paul*, Ithaca, Cornell University Press, 2001.

35. Récemment Maura Jane Farrelly a étudié l'émergence d'une première culture catholique américaine, et son rapport avec la création de la République, en n'imaginant jamais qu'il puisse y avoir des catholiques hors du Maryland et incidemment du Kentucky (où se sont installés des Marylanders) alors que de Détroit à la Nouvelle-Orléans le catholicisme francophone se porte bien au même moment : FARRELLY Maura Jane, *Papist Patriots: the Making of An American Catholic Identity*, New York, Oxford University Press, 2012.

36. LAGRÉE Michel, « La monographie diocésaine et les acquis de l'historiographie religieuse française », *Études d'histoire religieuse*, 61, 1995, p. 9-41 ; SORREL Christian, « Échelles et espaces : le diocèse. Réflexions sur l'historiographie religieuse contemporaine », dans Benoît PELLISTRANDI (éd.), *L'histoire religieuse en France et en Espagne*, Madrid, Casa de Velázquez, 2004, p. 225-248.

37. Voir le travail accompli par exemple par la revue *Histoire et Missions chrétiennes*. Mais aussi DOUAIRE-MARSAUDON Françoise, GUILLEMIN Alain et ZHENG Chantal (dir.), *Missionnaires chrétiens. Asie et Pacifique XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Autrement, 2008. Un bilan dans PRUDHOMME Claude, « Le catholicisme hors de

deux approches parce qu'il ne s'agit pas de faire l'histoire d'une congrégation, comme c'est souvent le cas pour la France moderne³⁸, mais bien d'un diocèse neuf, comme le fut au Bas-Canada celui de Saint-Hyacinthe³⁹. Histoire de l'Ouest, je l'ai dit, parce que les outils qui ont été forgés et travaillés dans ce champ permettent maintenant une histoire des rencontres, des incertitudes et des conflits, et de répondre à cette lancinante question qui hante l'histoire américaine : somme toute, qu'est-ce qui se construit à l'Ouest ? Quel modèle le processus de conquête propose-t-il pour faire naître une nouvelle nation ? L'hypothèse est ici que le premier modèle colonial était fondé sur le métissage – notion sur laquelle je reviendrai tout au long des pages qui suivent –, sans que celui-ci doive être idéalisé : il est biologique ou culturel, entrecroise les logiques dakotas, ojibwas, ho-chunks, françaises, canadiennes, anglo-américaines, irlandaises, allemandes et autres de même que les dynamiques catholiques et protestantes ; il est générateur de rencontres, de formes sociales neuves, mais aussi d'incompréhensions et de heurts. Surtout il est contraire à la logique que veulent imposer colons anglo-américains et européens qui construisent le Territoire puis l'État du Minnesota dans le deuxième modèle colonial : eux veulent bâtir autre chose, une nation qui permette la conservation ou la reconfiguration identitaires sous forme de communautés, qu'elles soient ethniques ou religieuses, urbaines ou rurales. Les hommes et femmes d'Église, qui ont vocation à toucher chacun, ne refusent pas le métissage mais cherchent dans le même temps à construire leur propre communauté. Leur inscription dans le paysage minnesotien dit les complexités de la fabrique sociale.

France », dans Bruno DUMONS et Christian SORREL (dir.), *Le catholicisme en chantiers. France XIX^e-XX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 223-246.

38. Récemment et pour ne prendre que des exemples sur le continent américain : VERWIMP Régis, *Les Jésuites en Guyane française sous l'Ancien Régime (1498-1768)*, Matoury, Ibis Rouge Éditions, 2011 ; GALLAND Caroline, *Pour la gloire du Dieu et du Roi. Les Récollets en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Le Cerf, 2012.

39. HUDON Christine, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996.